

principale. Vainement les généraux Duhesme et Gérard déploient une intrépidité héroïque, l'un à la Rothière, l'autre à Dienville ; la supériorité numérique des alliés rend inutiles les miracles de la valeur française.

Dans la nuit, Napoléon ordonne la retraite sur Troyes et trompe habilement Blücher, qui espérait nous détruire. Le lendemain, l'armée française se porte sur la rive gauche de l'Aube, après avoir coupé encore une fois le pont de Lesmont, qui a été rétabli le 30 janvier ; mais Marmont, chargé de protéger notre marche, est resté sur la rive droite, et n'a plus d'autre ressource que celle de franchir la Voire à Rosnay. Assailli par les vingt-cinq mille Bavarois du général de Wrède, Marmont se souvient de Hanau : l'épée à la main, il passe sur le corps de ses infidèles alliés, et le même jour il arrive à Arcis.

Le 1er février, Bruxelles avait été évacué. Ne pouvant plus sauver la Belgique, envahie par Bernadotte, Maison était réduit à défendre pied à pied la frontière de la Flandre.

Napoléon apprend, le 3 février, à Piney, que le lendemain le congrès doit s'ouvrir ; toute l'Europe diplomatique et toute l'Europe militaire sont réunies contre lui. Si la position avait changé de Prague à Francfort, elle a bien plus changé de Francfort à Châtillon.

Le duc de Vicence n'a plus les *maines liées*, il a carte blanche, et il lui est bien déclaré que le salut de la France dépend d'une paix ou d'un armistice à faire dans quatre jours. Et en effet, les souverains alliés venaient d'arrêter définitivement, à Brienne, la marche sur Paris par les deux rives sur la Seine.

Blücher s'était séparé de ses alliés pour agir isolément sur la Marne. Dans le but de l'atteindre, Napoléon, après avoir, le 3 et le 4, marqué son mouvement de retraite par de brillantes affaires d'avant-garde, était parti de Troyes.

Cependant la tristesse se répandait dans les rangs de nos soldats, qui n'avaient pas l'habitude de reculer devant l'ennemi. "Où nous arrêterons-nous ?" disaient-ils au sortir de Troyes : ils ne savaient pas qu'il marchaient au secours de Paris.

Le 7, Nogent est mis à l'abri d'un coup de main par la rupture du pont et par de promptes dispositions. Mais les courriers de Paris et les aides de camp de Macdonald viennent annoncer la nouvelle de la marche de Blücher sur la capitale, par la grande route de Châlons.

Le salut ou la perte de la France dépend maintenant du congrès de Châtillon ; Napoléon a donné à son plénipotentiaire la mesure du péril public, en mettant entre ses mains le sort de l'État : il a été six heures à s'y décider. Il doit signer cette dépêche le 9, à sept heures du matin ; mais à cinq heures, il a reçu un rapport, sur les mouvements des armées russe et prussienne. A la lecture de ce rapport, une illumination soudaine s'est emparée de lui ; le duc de Bassano l'en trouve entièrement préoccupé.

" Ah ! c'est vous. " dit l'Empereur, qui lui voit dans les mains la dépêche pour Châtillon. " Il s'agit d'autres choses, ajouta-il ; je suis dans ce moment à suivre " Blücher de l'œil ; il marche par Montmirail. Je pars ;



" je le battrai demain, je le battrai après-demain : si je " réussis, l'état des affaires va changer, et nous verrons ; " en attendant, laissez Caulaincourt avec les pouvoirs " qu'il a."

Napoléon a donné ses ordres. Bourmont est chargé de défendre à Nogent le passage de la Seine ; Oudinot garde le pont de Bray. Le soir, Napoléon arrive à Sézanne par la traverse ; il a fait douze grandes lieues avec son armée. Il n'est plus qu'à quatre lieues de Blücher, qui court sur Meaux avec sécurité après Macdonald.

Le 10, au matin, il se met en route. Dans l'après-midi il débouche à Champ-Aubert, engage aussitôt ses troupes, bouleverse les colonnes russes du général Alsufief,

qui ont défendu Brienne, et brise l'armée de Blücher. Nansouty en suit une partie sur Montmirail ; Marmont poursuit l'autre sur Châlons. Napoléon s'arrête à Champ-Aubert et fait dîner avec lui les généraux prisonniers.

En informant le duc de Vicence de ce succès, il se contente de lui recommander de *prendre une attitude plus fière* au congrès. Marmont tenait Blücher en échec, entre Châlons et Champ-Aubert.

Le lendemain 11, Napoléon accourt sur les traces de Sacken, qui marche vers la Ferté, et d'Yorck, qui est déjà en vue de Meaux ; mais à la nouvelle de la défaite de Champ-Aubert, ils ont rebroussé chemin et viennent au-devant de la bataille que Napoléon leur apporte ; une attaque générale la décide bientôt en faveur des Français. Les deux généraux ennemis, en pleine déroute, fuient vers Château-Thierry dans l'espoir de rejoindre Blücher.

Poursuivis le 12, jusqu'à cette ville, les Russes et les Prussiens, qui n'ont pas eu le temps d'en couper le pont y entre pêle-mêle avec la cavalerie française. Mortier refoule sur la route de Soissons tous ces fuyards d'Yorck et de Sacken. Les habitants de Château-Thierry ramassent les fusils des vaincus et se forment en partisans.

Cependant Marmont n'a pu contenir plus longtemps Blücher, renforcé de deux corps, russe et prussien, arrivés de Mayence : il a même dû évacuer Champ-Aubert ; enfin il se voit poussé jusqu'à Montmirail ; tout à coup il fait volte-face et prend position dans la plaine de Vaux-Champs ; il se retrouve encore à l'avant-garde, ayant derrière lui Napoléon avec son armée en bataille.

Il est huit heures du matin : Blücher, étonné voudrait refuser la bataille ; mais, attaqué soudain par notre cavalerie, qui se précipite sur les carrés prussiens, les enfonce et les disperse, la retraite qu'il ordonne n'est plus qu'une fuite. Lui-même, le soir, enveloppé avec son état-major, il ne peut se dégager que le sabre à la main, et à la faveur de l'obscurité. Marmont continue la poursuite toute la nuit.

Les huit mille prisonniers russes et prussiens vont porter à Paris les bulletins de cette glorieuse semaine.

Les deux routes de Châlons sont balayées par les troupes françaises victorieuses ; maintenant Napoléon est appelé sur les routes de la Seine, où s'avance Schwartzemberg, tandis que Mortier et Marmont restent gardiens des avenues de Châlons.